



C. ARNAUD  
Folio

Quotidien National  
T.M. : 481 805

☎ : 01 57 28 20 00  
L.M. : 2 073 000

Le Monde

LUNDI 7 SEPTEMBRE 2009

La prolifération des mots, images et objets sur le Net a quelque chose de grandiose.

Mais elle comporte sa part de risque, tant elle bouscule l'intimité, l'écriture et le savoir

# L'envers de la Toile

**E**n quoi consiste la Toile ? Comment les milliers d'objets et d'images qu'elle héberge peuvent-ils être sans avoir ni épaisseur ni consistance ? Occupe-t-elle même un espace, au-delà du ciel de nos écrans ?

On pourrait la voir comme un temple universel dématérialisé où chacun viendrait exposer ce qu'il produit — biens matériels, inventions techniques, formes plastiques... Ces objets n'ayant aucun poids, on serait tenté de croire que l'ensemble flotte au-dessus de nous, comme une coupole virtuelle reflétant notre monde réel. Cette sphère privée de centre, dont la surface s'épancherait indéfiniment, serait le reflet parfait de notre Univers en expansion.

Internet actualiserait alors les rêves jésuites de savoir universel, au service de notre croyance dans la vertu de l'échange généralisé des biens, de l'hybridation des peuples, des cultures et des genres. Il serait l'équivalent en trois dimensions de ces bibliothèques baroques qui prétendaient offrir tout le savoir du monde, dans les monastères d'Europe centrale du XVII<sup>e</sup> siècle. Mieux, il serait l'hyperthèque rassemblant toutes les thèses existantes (biblio-, pinaco-, vidéo- et cinéma-) et parfois passées.

Cette prolifération a quelque chose de grandiose. Il faut s'être retrouvé dans un cybercafé perdu du sud d'Haïti, y avoir découvert en temps réel les résultats d'une élection en Russie avant de consulter un site consacré au vaudou, pour éprouver le pouvoir grisant d'une technique qui met chacun, aussi éloigné soit-il des grands centres de production, au cœur même de la Toile, à équidistance de tout et de tous.

Que reprocher à un géant qui nous veut autant de bien ? Le plus gros des sites n'est pourtant pas occupé à promouvoir du savoir, mais des voitures et des voyages, du sexe et des armes, des médicaments et de l'électroménager. Leur accès est gratuit, mais pas leur démarche. Je peux télécharger pour rien la traduction intégrale d'*À la recherche du temps perdu* en italien, qu'une

éditrice a passé des centaines d'heures à transcrire gratuitement, mais l'épilateur laser que promeut le site « voisin » me coûtera 119 euros. L'hyperthèque gratuite voisine donc avec de gigantesques hypermarchés. Et, contrairement aux auteurs piratés, leurs gérants ont les moyens de faire respecter leurs titres de propriété. Qui proteste alors ? Qui revendique encore la gratuité ?

Les clercs eurent bien tort de redouter la démocratisation de leur savoir, au XV<sup>e</sup> siècle. Mais ils eurent aussi de vraies raisons de protester contre l'arrivée de l'imprimerie : l'invention « utilitaire » de Gutenberg n'allait pas tarder à condamner la calligraphie et l'art de l'enluminure, que chrétiens et musulmans avaient portés si haut. Le Net pourrait aussi fragiliser à terme l'économie du livre, et pas seulement pour des raisons économiques, en érodant les capacités de concentration que requiert la lecture, telle qu'elle était pratiquée depuis saint Augustin, c'est-à-dire solitaire et silencieuse — monacale si l'on veut.

Comme il y a un style caché dans toute forme, il y a une pensée derrière toute technique. L'invention du livre engendra des générations d'individus dotés de rares capacités de concentration et de mémorisation. Prisonniers de leur immobilité horizontale, ils rêvaient à des aventures verticales. Certains, à force, en vinrent à mépriser ou haïr le monde réel. Toute invention n'a donc pas que du bon. Celle du Net intervient alors que ces mêmes capacités (mémoire, concentration...) entraînent en déclin, à la suite de l'affaissement d'un surmoi qui reflétait les grandes hiérarchies intellectuelles, scolaires et sociales de l'après-guerre. La Toile s'avère un outil prodigieux pour qui sait ce qu'il cherche, et peut encore structurer les mille données qu'on y récolte. Mais le risque serait de se satisfaire de cette prolifération horizontale, de mettre encore plus de marchandises, d'images et d'idées au même niveau.

Le savoir nous arrivait sous la forme de livres qu'il n'était pas en notre pouvoir de modifier ; on peut ajouter son grain de sel